

Thierry Luterbacher

Le Sacre
de l'inutile

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES ACCORDÉES
PAR LE SERVICE DES ACTIVITÉS CULTURELLES DU CANTON DE BERNE,
PAR LE CONSEIL DU JURA BERNOIS
ET PAR LA COMMUNE DE ROMONT

« LE SACRE DE L'INUTILE »,
DEUX CENT VINGT ET UNIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFFE,
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE :
PEINTURE À L'ACRYLIQUE DE THIERRY LUTERBACHER,
« PRENDRE LA ROUTE », 1990, FORMAT : 92 x 74 CM
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK
UNE ENTREPRISE DU GROUPE CPI
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 978-2-88241-223-2
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2008 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

Aux yeux forêt de mon ange tzigane

Et je m'demand'
Pourquoi, Bon Dieu,
Ça vous dérange
Que j'veive un peu...

La musique de ce livre est de
GEORGES BRASSENS.

C'EST TELLEMENT PLUS BEAU
QUAND C'EST INUTILE

L'HOMME est une longue plainte. S'il épouse parfois son bonheur, c'est dans l'espoir de mieux le perdre. Alors je vis. Au singulier. Je me conjugue mal au pluriel, je le sais, j'ai essayé.

Je m'appelle Raoul Latraviole et je vous prie de m'excuser de vivre un peu. Je fréquente le monde avec retenue. Juste ce qu'il faut.

Vivre signifie intégrer un système ou du moins s'adapter à un ensemble organisé. Cela suppose un ordre, une hiérarchie, une logique froide. Pas de place pour l'inattendu. Le pouvoir est aux mains de l'utile, aux gestes rentables et à la réflexion qui rapporte.

J'ai hérité de mon père l'amour de l'inutile. Lorsqu'il se promenait, il déposait de mystérieux cailloux dans des endroits secrets qu'il me faisait promettre de ne jamais révéler. La première fois, j'avais six ans, il m'a dit : « Regarde bien ! Je vais te montrer quelque chose. C'est un secret entre toi et moi et personne d'autre. »

J'étais fier. Je me sentais grand.

Il m'a emmené dans un passage et s'est arrêté devant un renforcement dans le mur. Peut-être une ancienne fenêtre murée. Il m'a soulevé à la hauteur du rebord et m'a questionné.

— Qu'est-ce que tu vois Raoul ?

— Un caillou papa !

— Un caillou, et voilà ! Je l'ai déposé là, il y a exactement six ans, et il n'a pas bougé. Ce caillou a ton âge et aujourd'hui c'est son anniversaire comme le tien. C'est pas extraordinaire ça ?

J'ai fait oui de la tête et pensé : « Pour sûr que c'est extraordinaire, tout mon âge qu'il est là ce caillou ! »

— Dis papa, et pourquoi que tu l'as posé là, le caillou, il y a six ans ?

— Parce que c'est tellement plus beau quand c'est inutile !

Et cette réponse a marqué ma vie.

Je retournais quelquefois dans le passage avec un escabeau pour m'assurer que le caillou était bien là. Et puis, un jour, je me suis dit que le caillou de mon anniversaire nous rendait immortels, mon père et moi. Puisqu'il y avait six ans qu'il reposait sur ce rebord, il resterait là pour toujours et, tant que le caillou ne bougerait pas, mon père ne mourrait pas et moi non plus. Et puis c'est tout.

Mon père s'appelait Gaston, Gaston Latraviolle. Il était cordonnier. Il avait une grosse tête toute ronde, rouge et moustachue qui donnait envie de sourire. Les « s », il les prononçait « ch ». Il disait « je m'appelle Gachton ».

Et puis Latraviole! Quand, à l'école, on se moquait de moi, il me consolait en affirmant que c'était une chance d'avoir un nom rigolo.

De ma mère anglaise, Irene, j'ai hérité la maladresse à vivre. Elle est morte d'une pleurésie quand j'avais trois ans. Je me suis dit qu'une pleurésie, c'était mourir de trop pleurer.

Mon père m'a parlé une seule fois d'elle. Elle était danseuse de french-cancan. Alors qu'il était en apprentissage, son maître cordonnier l'avait envoyé au Moulin-Rouge faire un essayage de bottines à lacets. En voyant Irene, Gaston se rappela cette vieille chanson française que fredonnaient son père, son grand-père et, avant eux, des générations de cordonniers :

*Aux marches du palais
Y a une tant belle fille lonla...*

Et, comme dans la chanson, elle devait avoir tant d'amoureux... Il la croyait sortie de la page brillante d'un magazine, tellement qu'elle était grande et blonde, et tellement qu'elle avait la peau blanche. Le rose des lèvres délicates d'Irene dessinait un léger sourire sur son visage. Deux clairières regardaient Gaston qui tenait les deux bottines à la main. Il ne savait que faire de son trouble. Elle était impossible. Mais la belle fille aux marches du palais avait dû aussi paraître impossible au p'tit cordonnier de la chanson! Et là, l'esprit séculaire de la corporation des bottiers, qui ne manque jamais de répondre à l'appel désespéré d'un p'tit cordonnier amoureux, lui a insufflé

un courage taillé sur mesure. Sublimé, Gaston a fait ce à quoi ni lui ni elle ne s'attendait, il a chanté :

*C'est un p'tit cordonnier
Qu'a eu sa préférence
C'est en la lui chaussant
Qu'il lui fit sa demande
La belle si tu voulais
Nous dormirions ensemble*

Il s'arrêta là. Quelqu'un venait de passer en gloussant. Gaston s'éveillait à la réalité et prenait conscience de ce qu'il avait osé.

« Nous dormirions ensemble?... » s'est étonnée Irene avec son accent chewing-gum en le dévisageant de ses deux clairières où voletaient des papillons.

Gaston a laissé tomber les bottines aux pieds d'Irene. Il s'est enfui par un escalier, encombré de décors, de trucs en plumes et de froufrous à paillettes, qui débouchait sur une terrasse où, il l'apprendrait plus tard, vivaient Jacques Prévert, Boris Vian et « Mon Ourson, l'Ursula ».

Une semaine plus tard, il recevait une lettre d'Irene. Elle le remerciait et l'invitait au Moulin-Rouge. « Venez me voir danser dans vos bottines. Une réservation à votre nom vous attend ! »

Gaston a cassé sa tirelire pour s'acheter un complet de velours marron, une chemise blanche et une cravate mauve à rayures noires. Il a chaussé son chef-d'œuvre : des souliers de cuir verni noir, coupés et cousus main.

En sortant du métro à Blanche, la démarche empesée par son costume et ses souliers neufs, coiffé de frais, rasé de près et aspergé de sent-bon, il se voyait poursuivi par le regard moqueur des gens – alors qu'à Pigalle il en aurait fallu bien plus pour que quelqu'un se retourne sur les vêtements du dimanche d'un ouvrier en goguette.

Au Moulin-Rouge, une ouvreuse l'a conduit à une petite table située juste en dessous de la scène. Un garçon lui a apporté une bouteille d'un quart de champagne et Gaston a osé timidement un geste de pauvre qui disait qu'il n'avait pas les moyens de cette folie en bafouillant qu'une bière ferait tout aussi bien l'affaire.

— C'est inclus dans le prix de la réservation, monsieur!

Mais « monsieur » sonnait plutôt comme miteux.

Le rideau rouge s'est levé et le *chaud* a commencé.

Des *boys* et des *girls* vêtus de strass s'élançaient sur scène en chantant « ça c'est Paris! ». Quand apparaissaient les danseuses aux seins nus, Gaston était soulagé de constater l'absence de ceux d'Irene.

La musique devenait langoureuse et un aquarium s'est élevé avec, à l'intérieur, deux dauphins. Une sirène en bikini a plongé dans le bassin et les dauphins se sont appliqués à la dénuder. Du bec, l'un dégrafait le soutien-gorge, l'autre retirait le slip. Le public faisait ohhh! ahhh! et applaudissait. Gaston était pratiquement couché sur sa chaise pour suivre le strip-tease juste au-dessus de lui. Au

bec de l'un des dauphins le haut du bikini, au bec de l'autre le bas. Tous les deux, d'un formidable bond, se sont élevés hors de l'eau, ils ont jeté le deux-pièces dans la salle et sont retombés dans l'aquarium en déclenchant une vague qui a submergé Gaston et sa petite table. Il était trempé de la tête aux pieds, mais il restait assis avec flegme, regardant la suite du spectacle comme si de rien n'était.

Lorsque Irene a levé les jambes sur scène en poussant le cri aigu des filles du french-cancan, elle a cherché des yeux Gaston qu'elle a trouvé assis à la petite table, les cheveux plaqués, le regard mouillé et le costume de velours lustré par l'eau. La scène avait quelque chose de pathétique, il émanait de Gaston un romantisme troublant, une réincarnation de Lord Byron qu'elle chérissait. Irene tomba éperdument amoureuse de Gaston.

Le soir même, le p'tit cordonnier lui faisait sa demande, six mois plus tard il l'épousait, elle quittait le Moulin-Rouge et la danse, une année passait, je naissais et ma mère entra en dépression comme on entre en religion.

La vie d'Irene après ma naissance, Gaston l'avait résumée comme ça : « Assise sur une chaise à balançoire, elle regardait les gens par la fenêtre et secouait la tête en tricotant. Elle avait de la maladresse à vivre. »

C'est tout, j'ai dû me débrouiller avec ça.

Autour du ventre rebondi du cordonnier Gaston Latraviolle pendait un éternel tablier de cuir. Ses paumes étaient toujours tachées. Il portait

sur lui les odeurs de son atelier, le cuir, le cirage, la teinture et la colle avec les vapeurs d'essence qui font tourner la tête.

Assis sur un tabouret courtaud, il travaillait devant son établi où des tiroirs à compartiments renfermaient clous, rivets, aiguilles, tranchets, alènes, boîtes de toutes sortes, râpes, marteau-clou-teur et ficelle.

À ses heures perdues, il fabriquait des « souliers inutiles ». Le soulier devant-derrrière ou le soulier à l'envers pour avancer en reculant ou reculer en avançant.

« Mais pourquoi tu perds ton temps à ces bêtises, Gaston », lui demandaient les gens. « Parce que ch'est tellement plus beau quand ch'est inutile ! »

Lorsqu'un nouveau client apportait une paire de chaussures à réparer, Gaston Latraviolle aimait rendre à l'inconnu une de ses paires de souliers inutiles en lui assurant que c'était bien là les siens. Il finissait par dire : « Mais noon !... Ch'est une blaaague ! »

J'avais dix-neuf ans quand il est mort, pareil, en blaguant. Après une soirée passée à rire avec ses amis, il est sorti en criant que, avec ce qu'il avait bu, il n'était plus sûr de faire la différence entre la fenêtre et la porte. Il a enjambé la fenêtre. Tous ses amis continuaient à rire, jusqu'au moment où ils ont réalisé qu'il venait de sauter du troisième étage. Son vieil ami Bébert, un boulanger un peu poche-tron, m'a raconté des années plus tard que Gaston en mourant chantonait : « *O Irene don't you weep no more...* »

J'ai couru vers le passage tellement je croyais que ce n'était pas possible. Des assassins travaillaient à le démolir. À la place du renforcement dans le mur, il n'y avait plus qu'un trou fumant. Et par terre, des gravats. Comment faire pour reconnaître la pierre de papa ? J'ai pensé que j'allais tomber moi aussi raide mort. J'attendais.

J'ai découvert la rage. Je ne la connaissais pas. Je n'avais fait que la considérer avec curiosité chez les autres en me demandant ce qui pouvait bien mettre une personne dans cet état d'explosion, la transformer en marteau-piqueur ? Mais là, je l'ai sentie monter, la rage, depuis le ventre, s'agripper à mes boyaux et foncer comme un taureau jusqu'à mon cerveau.

Le lendemain, il y a eu un éboulement sur le chantier.

Sur la tombe de Gaston, j'ai fait graver : « C'est tellement plus beau quand c'est inutile. »

Et, depuis, je me suis toujours promené avec des cailloux dans la poche. Partout, dans mes promenades autour du monde, je leur trouvais une place. Avant de déposer le caillou dans son foyer, je le baptisais en gravant la date de naissance du premier jour de sa nouvelle vie et je signais Latraviole. J'étais véritablement heureux quand une personne me demandait pourquoi ? Je laissais répondre Gaston qui ne me lâchait pas de ses souliers en plumes d'ange avec lesquels il montait au ciel en chutant.

Moi, je n'étais pas vraiment comique. Non. Mais les événements, qui parcouraient mon existence, le devenaient quand je les racontais gravement.

Je portais en moi l'imminence d'une catastrophe et je l'attendais comme un pauvre conscrit attend que les généraux l'envoient à la guerre pour tuer des pauvres gens.

Ça faisait rire parce que je transmettais aux autres le pressentiment de la tuile à venir, et ils devinaient que ç'allait être pour ma gueule.

J'avais la gravité drôle. J'avais le drame clownesque. J'étais tragi-comique.

LE GRAND ESPRIT

LE MAIGRE héritage que m'avait laissé Gaston me permettait de badiner avec la vie. J'habitais son atelier et ses souvenirs. Sur une étagère, j'ai retrouvé une caisse pleine de cailloux tous gravés : *Irene ad vitam aeternam*. Je suis tombé à genoux, cueilli en pleine poitrine par cet amour éternel que mon père vouait à ma mère. Je réalisais combien sa disparition avait dû le briser, tout le soin qu'il avait pris pour me cacher son malheur et la force qu'il lui avait fallu pour me préserver de sa détresse, m'élevant dans le rire. Je comprenais que je ne connaissais pas mon père et qu'il était trop tard. J'ai parcouru la ville en déposant ses cailloux pour semer le signe de son bel amour.

Je traînais dans les parcs à regarder les enfants pourchasser des pigeons idiots, je contemplais les amoureux des bancs publics, je devinais les destins des passantes et des passants, j'essayais de saisir leurs conversations. Je prenais le métro, spectateur

des gens, de la routine quotidienne des damnés de la terre, des forçats de la faim, du zoo quotidien. Il y avait des clodos qui portaient la misère taillée sur mesure et quelques-uns qui la portaient avec, enfouie en elle, un vague reliquat du beau temps passé. J'en observai un à l'élégance surannée, à la magnificence oubliée. Il apostrophait les passagers en leur contant sa splendeur d'avant qu'il soit poivrot, ses triomphes, ses conquêtes, sa majesté bafouée. Son costume trois-pièces élimé et froissé, sa chemise qui avait connu la blancheur immaculée, sa cravate haute couture maintenant rabougrie, son maintien racontaient le brillant qui avait précédé sa déchéance. Il voyait que je l'écoutais, parmi tous ceux qui faisaient semblant de l'ignorer. Porte d'Auteuil, quand je suis sorti, il m'a courtoisement salué et, en accompagnant ses mots d'un geste désinvolte de la main, il a ajouté avec panache : « Alors, comme convenu, rendez-vous ce soir à huit heures au Fouquet's ! »

Au bord des terrains, j'aimais voir jouer les footballeurs du dimanche. Ils chaussaient les crampons pour oublier la semaine, le rail du boulot auquel ils se boulonnaient tout en se défendant de le faire. Ils revalorisaient leur soumission en s'adonnant à la palabre, ils s'inventaient les tenants de la science footballistique, ils prenaient un air navré en jugeant l'auteur d'une passe ou d'un tir raté. Eux, jamais, toujours l'autre. Ils faisaient semblant d'être leur contraire, de ressembler aux Princes du Parc juste à côté, et disputaient un championnat du monde à chaque partie. Lorsqu'ils composaient les

équipes, il manquait toujours un gardien de but. Je m'étonnais que le poste du dernier rempart soit considéré comme un sacrifice. Moi, je trouvais extraordinaire cette attente du ballon qui ne devait pas pénétrer dans la cage. Elle ressemblait à une prière, à la beauté du combat absurde d'un solitaire qui plongeait à se faire mal et serrait la balle contre sa poitrine. Un amant qui avait peur que son amour ne lui échappe. Personne ne voulait être gardien de but parce que personne ne voulait être seul.

Un jour, une fois de plus, à l'heure du sacrifice, aucun Isaac n'était prêt à répondre à l'appel, et de transparent je suis devenu visible.

— Eh toi là-bas ?

— Qui ça... moi ?

— Ben oui ! Toi ! Tu veux aller au but ?

C'est comme ça que je suis devenu gardien de but et que, le samedi après-midi, je m'envolais pour embrasser le cuir.

Malgré ma peur du pluriel, de la foule, de moi pris au piège du mouvement de masse, j'ai bientôt voulu découvrir, assis sur un balcon vertigineux, le tableau vert de la pelouse lignée de blanc, les deux buts de 7,32 mètres de longueur sur 2,44 mètres de hauteur. Là où règnent la poésie et la création du geste. Là où le pied devine la balle et invente le jeu. Contempler les magiciens, les travailleurs, les durs, les bons et les méchants dans leur temple : le stade !

J'étais assis en haut des gradins, juste au-dessous des caméras de la télévision. Autour de moi, des hurleurs, des brailleurs qui se levaient en brandissant des canettes. Le match commençait mais une fois de plus les défectueux volaient la merveille

de mes instants, il y en avait toujours un pour battre l'autre en connerie. J'essayais d'oublier la lourdeur des hommes, lorsqu'une caméra est tombée sur ma tête. Je gisais dans les travées, assommé par douze kilos de technologie. Un bien-être étrange m'emmitouflait, je somnolais dans des draps frais. J'entendais un appel... la fin... elle me proposait de rendre l'âme, de m'en aller, de mourir. Je me disais que, finalement, ce n'était pas si grave. Abattu d'une caméra en plein crâne! Cela fera rire Gaston qui aimait les morts blagueuses. Irene sera attendrie par ma maladresse à vivre. J'attendais donc sereinement le passage dans l'au-delà, me réjouissant des retrouvailles, quand une vision irisée m'a explosé le cerveau comme au fort d'un voyage psychédélique. C'était le Grand Esprit qui tenait à me révéler le mystère de l'existence – allez savoir pourquoi?

Il m'expliquait que le monde était le terrain de récréation des Esprits réunis au sein de l'univers. Le Grand Jeu de la fille de l'air consistait à s'échapper du ventre du cosmos pour naître ou renaître sur terre. Vivre une existence et ignorer sous quelle forme s'effectuera la mise au monde: femme? homme? animal? végétal? Dans les cieux, les Esprits se souvenaient du film de leurs vies antérieures qu'ils pouvaient se projeter à souhait, leur mémoire étant aussi infinie que l'univers. Mais, une fois sur terre, seuls les rêves leur livraient quelques bribes des existences passées ensevelies dans l'inconscient de la créature que le hasard leur avait permis de devenir. Les Esprits partants choisissaient le moment de leur séjour terrestre. D'autres n'en

ressentaient ni l'envie ni le besoin et se contentaient d'écouter les histoires extraordinaires d'un passager du vivant qui, une fois mort, rentrait chez lui et racontait sa vie. La fusion des Esprits formait le Grand Esprit – maître absolu de l'univers, de toutes choses et de toutes créatures – dans l'espace infiniment bleu et infiniment étoilé. Avant que je reprenne conscience, le Grand Esprit m'a encore dit : « Quand tu te lèves le matin, remercie de vivre et si tu ne vois aucune raison de remercier cherche le pourquoi uniquement en toi. »

En ouvrant les yeux, je ne comprenais pas pourquoi Roland Bedout, commentateur sportif à la télévision, était penché sur moi et me questionnait d'une voix inquiète : « Comment ça va ? » Et dans mon brouillard, j'ai entendu quelqu'un s'écrier : « C'est bon ! La caméra n'a rien. »

Ce qui fait mal, ce n'est pas de quitter la vie, ce qui fait mal, c'est de quitter ce qui donne un sens à la vie.

L'ANGE MANCHOT

LUCIE Blanche était call-girl de luxe et j'étais le confident de ses mondanités. Elle me téléphonait régulièrement pour me livrer ses secrets d'alcôve. Je devais ses confessions à ma candeur, à ma capacité d'écouter, en m'étonnant, les histoires des désirs et des vices de sa clientèle. Le naturel avec lequel elle bannissait la « décence » de la société bien-pensante et ma naïveté des choses du sexe offraient une fraîcheur inattendue à ses récits. Elle m'appelait à trois heures du matin pour me dire : « J'ai couché avec mon frère mais c'est lui qui a voulu. » Je l'avais rencontrée lors d'une soirée à laquelle m'avait invité ce même frère. Elle préparait des joints et passait de l'un à l'autre pour souffler la fumée dans les bouches. Elle disait : « Tu veux un *blow* ? »

Lucie Blanche : de longs cheveux noirs, une jupe en soie fendue, des yeux en amande, des traits qui rappelaient un passé oriental, un regard et des gestes bienveillants de maman, une autorité de

maîtresse femme. Elle pratiquait son métier avec la conscience du travail bien fait, héritée des petites gens du village montagnard où elle avait grandi. Sa mère, immigrée de Tchécoslovaquie, qui avait passé son existence à trimer comme femme de ménage, était satisfaite de voir sa fille gagner en une nuit dans un lit ce que les bourgeois lui payaient pour plus d'un mois de dur labeur. « Toute ma vie, j'ai usé mon corps chez les riches, eh bien je suis heureuse que tu te serves du tien pour t'enrichir. »

La clientèle, féminine et masculine, de Lucie Blanche était prête à payer cher, très cher, pour qu'elle comble leurs envies les plus secrètes. Elle proposait un menu de reines-maîtresses dans l'art du raffinement sexuel. Chacune disposait d'une particularité érotique pour exaucer les vœux de célébrités issues de la politique, des arts, de l'économie, de l'aristocratie ou du show-business. Lucie Blanche excellait dans la pratique de l'humiliation qui assouvissait les délires sexuels des puissants et des stars. Elle me racontait qu'un haut dignitaire politique lui demandait de « l'attraper » alors qu'il faisait l'école buissonnière en jouant au bateau dans les bassins du jardin du Luxembourg. Elle devait porter une tenue sévère, les cheveux remontés en chignon, des lunettes de myope, une cravache à la main.

— Mais dis donc, toi ! Qu'est-ce que tu fais là ! Tu n'as pas l'école ?

— Si !

— Et tu joues au bateau !

Elle le relevait en lui tirant l'oreille.

— Tu vas voir ce que tu vas prendre à la maison, je vais t'apprendre à flâner au lieu d'aller en classe, garnement, bon à rien !

Et, sans cesser de le gronder, Lucie le ramenait au sein de son lieu de travail luxuriant – un appartement argent et or où se prélassaient de nombreux chats siamois – pour le cravacher et ainsi enivrer de jouissance l'homme d'État.

Elle me parlait de ce PDG d'une multinationale qui venait chez elle pour se déguiser en bonne. Il passait l'aspirateur, la serpillière, il dépoussiérait, et Lucie l'avalisait en lui tenant des propos dégradants.

— Et il te paye pour ça ?

— Oui, bien sûr, et beaucoup !

— Nonnnnn !...

Elle me contait ce couple vedette des années soixante, elle chanteuse sage et romantique, lui chanteur déluré et décalé. Une de ses reines-maîtresses faisait l'amour à la chanteuse et le chanteur matait pendant que Lucie se moquait de sa virilité et l'injurait. Elle me détaillait la nuit passée avec un célèbre acteur-chansonnier, au charme légendaire, et m'interprétait les extraordinaires talents de faussaire qu'elle mettait en œuvre pour l'assurer, par ses cris et ses mots, qu'elle n'avait jamais vécu un tel orgasme alors qu'« il baisait comme un lapin ».

Lucie Blanche m'invitait souvent à ses soirées où s'entrecroisait une faune décalée. Je lui apportais à chaque fois des roses jaunes. Je ne sais pas trop pourquoi, peut-être parce que Lucie resplendissait quand elle se penchait pour les respirer et que les

mèches de ses cheveux striaient le jaune de noir. Une convention jamais exprimée nous liait, celle de notre relation platonique, elle semblait aller de soi dès notre première rencontre : je jouissais du privilège de ses récits, et non des ébats dans ses draps de soie. Ses réceptions avaient la réputation de se terminer en festin orgiaque et là aussi, avant que ne débute la partie, Lucie Blanche me prévenait avec élégance : « Je crois qu'il est temps pour toi de t'en aller. »

Je me souviens d'une seule transgression lors de l'une de mes visites. Elle m'a accueilli avec pour tout vêtement un pull en cachemire, je lui ai tendu mes roses jaunes. On a sonné à sa porte. Elle a ouvert. Elle m'a présenté un éminent professeur qui avait l'air malicieux d'un gamin s'apprêtant à faire une bêtise. Lucie a soudain relevé son pull pour exhiber sa poitrine nue et elle a saisi ma main pour la plaquer sur son sein. « Regarde bien ce que touche Raoul, et que toi, tu ne toucheras jamais espèce de larve. »

Le soir de mon anniversaire, je me faisais la fête et j'ai décidé de m'offrir une place de cinéma. Je me suis remercié, je me suis habillé tout de beau, j'ai chaussé des souliers à l'italienne de Gaston, je me suis pris par le bras et je suis sorti.

Je faisais la queue sans penser ni à mal ni à bien quand je me suis ébloui à la vue de boucles blondes. Je regardais tellement l'inconnue que je la crucifiais. Mes yeux disaient : « Tu es tout ce que je veux et que je n'aurai jamais. » Un enfant qui contemplait un cadeau d'anniversaire trop beau. Je

me suis assis trois rangées devant elle. À ma droite, je gardais une place libre et, quand le film a commencé, elle est venue s'asseoir à côté de moi. Inexplicable. Je n'ai rien dit, je n'ai rien fait. Je ne regardais pas le film, je ne regardais qu'elle. Elle était en cet instant la seule chose que je désirais sur terre. Je n'ai rien osé, rien tenté et, à la fin de la séance, je l'ai quittée en me maudissant. J'ai marché jusqu'à la gare et, là, j'ai fait semblant d'attendre quelqu'un. Au milieu des gens, je me levais sur la pointe des pieds avec un grand sourire et en esquissant un geste. Il y avait le bruit de ferraille des trains, les ding... deing... dong..., suivi de la voix suave du haut-parleur qui annonçait des départs et des arrivées et souhaitait des bienvenues artificielles. Dans la rue, les phares des voitures faisaient des ombres immenses. Des passants aux pas rapides, les valises remplies de voyages, se pressaient pour rejoindre un train de nuit, hélaien un taxi, montaient dans un bus, enlaçaient une femme ou un homme qu'ils regardaient profondément avec le visage comblé des retrouvailles après l'absence.

Je me suis reclus chez moi, fragile, en attendant la brise qui chasserait l'air saturé de malheur. Combien de nuits ai-je passées ainsi à attendre, à distiller tous les bruits en essayant d'extraire de chacun d'eux ce qui pourrait être pour moi ? Le bruit d'une voiture qui ralentissait, le bruit des pas qui s'arrêteraient peut-être devant ma porte, le bruit du téléphone, qui ne sonnait pas. À une heure du matin, je dormais, heureusement qu'il y avait le sommeil.

On a frappé à ma porte. C'était Lucie Blanche accompagnée d'une de ses reines-maîtresses, Rosemarie, une Anglaise de vingt et un ans, au visage rayonnant décalqué d'un livre de conte de fées, Blanche-Neige pour sa peau, Cendrillon pour son apparition. Elles étaient encombrées de sacs, qu'elles ont déposés pour m'embrasser et me souhaiter bon anniversaire. Puis elles se sont affairées en accéléré dans l'atelier de Gaston, prodiguant des artifices inattendus, transformant ma citrouille en carrosse. Draps de soie azur dans mon lit, nappe blanche sur la table, flûtes de cristal, champagne, canapés endimanchés de caviar, de saumon, de foie gras, pointe d'asperge enveloppée de lard et enrobée d'un pétale de rose... Lucie m'offrait une suite royale.

Rosemarie s'était gracieusement assise par terre en tailleur, l'auréole blonde de ses cheveux semblait fleurir sur le noir d'une ample robe longue déployée autour d'elle. En me prenant par le bras, Lucie m'a entraîné vers la porte et là, avant de sortir, elle a chuchoté : « Je te laisse ton cadeau, joyeux anniversaire Raoul. » Je restais là, interdit. Rosemarie tapotait le sol de sa main gauche pour m'inviter à venir m'asseoir à côté d'elle. « *I'm your birthday present Raoul.* » Comme elle disait Raoul. « *Raiyoul...* » Je croyais entendre la voix d'Irene et je sentais Gaston se confondre en tendresse.

Nous avons mangé, nous avons bu et nous avons parlé, beaucoup parlé. Je lui ai raconté Irene et Gaston et mon demi-sang britannique et elle avait des exclamations de *comic strip*. Mais elle se devait d'observer à la lettre le programme du grand jeu sensuel que m'offrait Lucie. Elle m'expliquait

qu'elle allait me faire prendre un bain et qu'elle me savonnerait de son corps nu. Ça se compliquait. Ma salle de bains se résumait à un réduit dans lequel s'élevaient modestement un lavabo et une baignoire-sabot. C'était la première fois qu'elle devait mettre en scène son récital érotique pour riches dans un cagibi de pauvre. Nous avons beaucoup ri mais je ne riais plus quand elle a commencé à déboutonner ma chemise et à desserrer ma ceinture. Elle a parfumé l'eau d'huile essentielle d'orange amère et je me suis assis dans ma baignoire-sabot pour accéder au raffinement de la volupté que présidait sa main experte en caresses. Le Grand Esprit devait forcément exister pour m'accorder un tel miracle. J'étais couché dans les draps de soie azur et Rosemarie m'enduisait d'onguents et me massait les sens en les maintenant à la frontière de la jouissance. Et puis elle a fait glisser sa robe qui est tombée au ralenti avec un chuintement sensuel sur ses dessous chics brodés d'arabesques, quelques grammes de broderie sur sa peau tellement ingénue. J'étais le seul spectateur de la salle sombre, le visage extasié devant la blancheur de son écran sur lequel elle projetait un film tourné que pour moi. Elle était nue et soudain j'ai vu. Mon Ange n'avait qu'un bras. Rosemarie habituée à la surprise du regard des hommes sur sa nudité de Cendrillon manchote restait muette, ne bougeait pas, avec un sourire innocent où avait disparu toute trace de la reine-maîtresse. Un moignon à hauteur du coude émouvait la beauté de son corps. Du plus profond de mon enfance, des larmes de tendresse remontaient jusqu'à mes vingt ans, de celles qui

mouillaient les yeux parce qu'une tristesse inexplicable jouait à la marelle derrière les paupières.

Je me suis entendu lui souffler : « Prends-moi dans ton bras... »

LA GALERIE SÉRAPHINE

JE NE SAVAIS pas quoi faire de ma vie.

J'avais vu Anna Karina déambuler sur une plage dans *Pierrot le Fou* de Jean-Luc Godard en répétant « qu'est-ce que j'peux faire, j'sais pas quoi faire ». C'était moi.

Je lisais, mais ce n'était pas un métier qui rapportait de quoi manger. Les aventures de Bob Morane d'Henri Vernes, les bouquins de Jack London, les histoires de l'Ouest sauvage avec Winnetou et Old Shatterhand de Karl May. Les bandes dessinées de Spirou, Tarou, Kiwi et Blek le roc.

Et puis je suis tombé sur *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier. La nuit, j'ai rêvé de la farandole menée par le grand Pierrot tout blanc à travers les couloirs du domaine mystérieux. Déguisé en marquis, j'écoutais Yvonne de Galais, belle comme une journée paisible, jouer du piano dans une maison que je savais être la mienne.

« Le rêve m'a réveillé tellement je croyais que c'était vrai... »

Je ne voulais pas me rendormir et oublier mon rêve, je voulais être certain de le retrouver au matin. J'ai pris un crayon et une feuille de papier, j'aurais pu écrire, mais j'ai dessiné. En me réveillant, j'ai revu mon rêve, bien réel. J'ai décidé que c'était ça mon métier, artiste, conservateur de rêves.

J'ai arraché un feuillet du calendrier et, au dos, j'ai lu : « Une maison n'appartient pas à celui qui la possède mais à celui qui la regarde. Lao-Tseu. » C'était moi. Tout ce que je regardais m'appartenait. Je croyais aux signes et j'ai commencé à peindre des maisons. Comme je n'avais aucune notion des perspectives et aucune envie d'apprendre des lois immuables, je suis devenu peintre naïf.

Je peignais les façades où j'avais déposé un caillou qui figurait d'ailleurs toujours au bas du tableau sous forme de signature.

Un album de photos sous le bras, je déambulais dans les rues pour essayer d'exposer mes tableaux. Jour après jour, je démarchais les galeries en me faisant jeter la plupart du temps.

Et puis, un beau matin de printemps, je suis arrivé à la galerie Séraphine. Une dame d'un certain âge, très vieille France, pomponnée comme un bouquet de géraniums, M^{me} de Harambure, m'a accueilli avec bienveillance.

Elle soulignait chacune de ses phrases d'un « absolument » suivi d'un pépiement de « ouioui oui » qu'elle piaillait comme un cui-cui.

— La signature et la date... que l'on croit gravées sur un caillou et ce nom, n'est-ce pas,

Latraviolle, c'est tellement... naïf... absolument, ouiouioui oui... ... comment dire... c'est...

— ... tellement plus beau quand c'est inutile!

— Absolument, ouiouiouioui... je vois. Singulier, des maisons... très singulier, absolument, ouiouiouioui... Est-ce que vous peignez aussi des animaux?

— Des animaux! Écoutez, c'est incroyable, d'habitude je ne peins que ça! Mais là, ce matin, je me suis dit comme ça, tiens! Je vais montrer ma série de maisons pour changer. Comme quoi!...

Elle m'a proposé de participer à une première exposition de groupe sur le thème des animaux, de lui apporter deux tableaux, d'ici trois semaines, et qu'elle prendrait alors une décision définitive «absolument ouiouioui».

Au sortir de la galerie Séraphine, la rue m'a porté en triomphe. Les gens se retournaient en me croisant avec des yeux qui disaient: «Ouahhh! Trop fort, le mec, qui vient de décrocher une exposition!»

Je me suis dépêché d'acheter des revues animales, de me promener au zoo de Vincennes et au jardin des Plantes en prenant des photos, et vogue la galère. J'ai peint à la gouache un cerf qui sortait d'une maison dans une clairière et un guépard couché sur le toit d'une maison dans une savane et j'ai signé d'un caillou. J'ai encadré les tableaux sous verre et, trois semaines plus tard, j'étais prêt.

Je me suis mis en route pour la galerie Séraphine et la gloire à venir. En marchant, je

m'accompagnais de ma musique à bouche en me jouant la marche triomphale d'*Aïda*, un tableau sous chaque bras.

La pluie a commencé à tomber. Pas une petite pluie, mais des rafales de gouttes grosses comme des grelots. Mes tableaux étaient sous verre, protégés par une épaisse couche de plastique à bulles, mais je courais tout de même d'abri en abri en les protégeant du mieux possible.

À l'approche de la galerie Séraphine, la rue était éventrée par un chantier que j'ai traversé en sautant à cloche-pied.

La porte vitrée était fermée, mais il n'était pas question d'abandonner. J'ai sonné et frappé jusqu'à ce que M^{me} de Harambure apparaisse à pas menus.

— Bonjour, c'est moi, Raoul Latraviole, avec mes tableaux animaliers !

Elle était pomponnée pareille, mais il y avait des dissonances : le chignon un rien de travers et des rougeurs qui ne disaient rien de bon.

— Le moment est mal choisi, absolument, ouiouioui ! Oh ! qu'il est mal choisi, le moment...

Je l'ai suivie, les tableaux toujours coincés sous mes bras, sur l'épaisse moquette blanche en laine faite main haut standing.

— Ce soir, j'ai un vernissage avec la présence de Son Excellence l'ambassadeur d'Haïti, une exposition de peintres naïfs haïtiens absolument unique, de haute portée culturelle, la presse est unanime, absolument, ouiouioui... et...

M^{me} de Harambure s'empourpra et perdit, le temps d'une phrase, le contrôle de son langage châtié.

— ...ces cochons de postiers qui se sont mis en grève et mes cartons d'invitation ont pris du retard, la plupart n'ont même pas été distribués, je le sais, je me suis renseignée, absolument, ouiouioui!

Je la suivais, mes tableaux sous les bras, passant d'une pièce à l'autre, montant puis descendant les escaliers. Moi, je m'en foutais des cochons de postiers et de l'ambassadeur Tonton Macoute, tout ce que je voulais, c'était montrer mes tableaux et repartir avec la bénédiction de M^{me} de Harambure pour participer à la prochaine exposition: « Les naïfs et la merveille animale ».

Je descendais donc les escaliers sur l'épaisse moquette blanche faite main haut standing, cherchant vainement à interrompre le discours intarissable de M^{me} de Harambure sur les cochons de postiers pour lui demander de jeter ne serait-ce qu'un rapide coup d'œil à mes œuvres, lorsqu'elle fit volte-face peut-être pour enfin m'inviter à dévoiler les tableaux que je tenais toujours serrés sous mes bras.

Elle blêmit et poussa un cri d'horreur, et je me suis senti immédiatement coupable, mais je ne savais pas encore de quoi. Elle pointait un doigt tremblant sur l'épaisse moquette blanche faite main haut standing. On pouvait suivre, à la trace boueuse de mes pas, nos allées et venues dans la galerie. Il y en avait partout.

M^{me} de Harambure hurlait que l'équipe de nettoyage venait de passer et que Son Excellence l'ambassadeur arrivait dans trois heures, et comment faire pour récupérer l'épaisse moquette blanche

faite main haut standing, et comment avais-je pu me permettre d'entrer dans sa galerie avec « des chaussures pleines de merde... », en s'égarant une fois de plus dans les bas-fonds du langage.

M^{me} de Harambure avait disjoncté et mes tentatives maladroitement, qui invoquaient la pluie, le chantier et les tableaux sous mes bras, ne pesaient pas lourd face aux « chaussures pleines de merde »... et aux cochons de postiers...

— Sortez Latraviole !

Mon nom n'était plus « tellement naïf », elle le jetait à la poubelle.

Elle se dirigea martialement vers la sortie arrière, je n'étais plus digne de passer par l'entrée des artistes. Elle ouvrit une première porte métallique, antivol, très lourde, reliée au chambranle par un ressort, m'ordonnant d'un geste militaire de la retenir. Ce que je fis du coude, mes bras étant toujours occupés par les tableaux. Mais je sentais la lourde porte glisser sur le coude, riper sur le bec de l'olécrane.

Elle abaissa la poignée de la seconde porte, la poussa et, à l'instant où elle s'effaça pour me laisser passer, la lourde masse métallique antivol aspirée par le ressort tendu m'échappa définitivement et alla percuter M^{me} de Harambure en plein front. La violence du choc fut terrible et la projeta en arrière. Elle s'assomma contre le béton de la cage d'escalier et tomba K.-O. à mes pieds.

J'ai déposé mes tableaux et j'ai soulevé M^{me} de Harambure dans mes bras, un moineau, pour la coucher sur un sofa. J'ai vu une énorme bosse devant et derrière sa tête, mais elle respirait.

J'ai monté les escaliers quatre à quatre pour chercher dans les toilettes un linge que j'ai mouillé d'eau bien fraîche.

En redescendant, je pensais à la merde que je rajoutais sur l'épaisse moquette blanche faite main haut standing.

J'ai ceint le front de M^{me} de Harambure du linge mouillé. Elle paraissait sanctifiée, elle avait quelque chose d'une sainte qui s'offrait en sacrifice sur l'autel de la misère humaine.

Elle a cligné des yeux, les a ouverts prudemment pour s'assurer que cela n'avait été qu'un mauvais rêve et que tout serait à nouveau pareil comme avant ma venue, avant les chaussures pleines de merde. Mais j'étais là, je la regardais en souriant, lui répétant que j'étais vraiment désolé, que tout cela était de l'ordre des impondérables de l'existence contre lesquels on ne pouvait rien et que ce linge mouillé dont j'avais ceint son front allait lui faire le plus grand bien.

Les larmes se sont mises à couler sur le visage affligé de M^{me} de Harambure. Elle remuait faiblement les lèvres. Je me suis penché.

— Allez-vous-en, je vous en prie, allez-vous-en, je vous en supplie...

Je n'ai jamais exposé à la galerie Séraphine.